

Le Temps

I. Le Temps. 1941-04-09.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

Chronique privée, de Jacques Chardonne

M. Jacques Chardonne nous a menacés plusieurs fois de ne plus écrire de romans. En d'autres termes d'attendre pour en écrire qu'un sujet s'impose à lui comme nécessaire et vital pour sa propre sensibilité. C'est, on le voit, la disposition toute contraire à celle des gros producteurs qui portent leur fruit chaque année ou chaque saison avec la même indifférence et la même fécondité que les pompiers. Ne prenons pas cette menace pour une fausse sortie, une coquette dévotion. Le vrai drame social se réveille actuellement dans l'âme de chaque individu pensant. Et voilà pourquoi le romancier d'Eva et de Claire publie un nouveau volume de Chronique privée, qu'il date de l'an 1940, pour faire suite à celle qu'il fit paraître dans les premiers mois de la guerre (Stock éditeur).

Nouveau chapitre d'une autobiographie morale et (qu'il me pardonne !) intellectuelle, ce livre demeurera sûrement comme un témoignage de haute importance.

M. Jacques Chardonne ne voudrait pour rien au monde figurer un penseur de profession. « Je ne suis connaisseur en rien, dit-il (p. 74). Ce défaut me vient, je crois, de la part de sang américain dont je fus doté (on sait qu'il descend des Haviland de Limoges). Aussi j'ai fait ma religion de la qualité et de la fin d'écriture tels qu'on les trouve en France surtout. » Il applique cependant une exigence de goût naturel à juger les événements politiques comme à la porcelaine, au cognac, à la littérature. Je ne pourrais sans rabâcher marquer la merveilleuse délicatesse de son langage, de son style, de ses réactions. Un ouvrage comme la Chronique défie et déçoit la critique, puisqu'il est avant tout critique lui-même et que sa concision ne souffrirait pas d'être commentée, décalquée. Disons simplement que c'est un enchantement de le lire. On pourrait le compulsier à loisir comme un encrier, et même les gens que la partie politique trouverait indifférents ou hostiles ne tarderaient pas à se sentir apaisés...

C'est que l'auteur de cette Chronique a subi l'un des derniers coups de la crise commune à beaucoup de ses contemporains. Par force il est passé de la réflexion solitaire à la méditation civique ; il y a engagé la même philosophie qu'il élaborait depuis quelque temps et qu'on retrouve dans l'Amour du prochain, dans le Bonheur et Barbezieu, dans toutes ses œuvres de moraliste, si tant est que ses romans ne soient pas tels aussi. « Dans ma prime jeunesse je croyais que l'histoire de France se terminait avec le programme de baccalauréat... C'est un triste sort que d'être le témoin d'événements historiques. On les trouve très obscurs et en général effrayés. Beaucoup plus tard ils seront expliqués ; ils paraîtront naturels et presque toujours favorables. » Ces phrases pourraient être mises en épigraphe du volume. Et un passage fort émouvant où il évoque les morts d'il y a quarante ans à qui nous raconterions les faits capiteux qui ont suivi leur départ : inventions, catastrophes : « Tout cela les intéresse, mais pas beaucoup. » L'histoire future ne vaut guère mieux que l'histoire ancienne pour qui a sa pleine vie. Cette vérité peut enseigner le détachement passionné et l'attachement à la patrie. M. Chardonne, assez bouddhiste de nature (rappelez-vous le Chant du Bienheureux), sera donc le contraire d'un clerc sans affections ni passions. Il appartiendrait à d'autres de signifier comment il se comporte devant une révolution des mœurs, de la société, de l'Etat. Comment il annonce sans frémir la mort du libéralisme et une certaine pauvreté spartiate et un socialisme universel qui ne semblent pas très favorables à l'ancien « Bonheur de Barbezieu ». Comment il réagit à l'invasion et à l'occupation. Ce seront là des chapitres fort instructifs pour nos descendants, si malgré tout ils s'intéressent un peu à ces menus remous de l'histoire... Nous signalerons plutôt l'intérêt de la Nouvelle Chronique privée à l'égard des lettres pures.

M. Jacques Chardonne en effet consacrait les premiers mois de 1940 à évoquer de grandes figures qu'il a connues dans ce microcosme littéraire qui semble peser si peu en regard de la foule et dont l'importance est cependant sans mesure avec sa surface sociale. Les chapitres sur Charles du Bos (que l'on comparera avec ceux de M. Alfred Fabre-Luce dans son Journal de la France), sur François de Curel, sur Pierre Loti, sur M. Edouard Estaunié, sur des chefs-d'œuvre de pénétration ou l'amitié devient indiscernable et la roserie, dit-il : de la clairvoyance. Il y a aussi des considérations sur Balzac et sur M. Jules Romains, dont la parfaite humilité cache une belle vigueur critique. L'auteur des Destinées sentimentales et de l'Épithalame (je prends à dessin sa valeur expressive : c'est que toute sa vie, et dans tout son art, Rameau a mis en action les principes qu'il

DE PLUME ET D'ÉCAILLE

L'Afrique du Nord n'a pas fini de nous livrer ses secrets archéologiques. On vient de découvrir à Cherchell une admirable mosaïque, qui sera bientôt, dans le trésor des antiquités algériennes, une pièce capitale. Déjà on l'appelle « la fontaine des sirènes ». C'est en effet le réfectoire intérieur d'un bassin, et l'on peut y voir le bateau d'Ulysse entouré par les « enchantresses ». Ne s'en dirait pas plus, par respect pour les savantes autorités auxquelles la première est due de cette découverte et des commentaires qu'elle appelle.

Pourtant comment ne pas révoquer en doute sur ce mythe de Ulysse sur le thersète ? Sur Ulysse volontairement entravé à son mat, flanqué de Pénélope et d'Euryloque, tandis que la tityenne et la lycrène, parmi les dauphins et les poules, leur adressent ces chants « mielleux » qui sont la perdition des navigateurs ? Comment ne pas rêver d'abord sur la nature même de ces fabuleuses créatures qui tenaient les hommes et de la bête ? Et de quelle bête ? De nouveau la question se pose. Car l'intérêt majeur de la mosaïque algérienne c'est d'être un des très rares spécimens archéologiques où les sirènes sont figurées en oiseaux-femmes et non pas en femmes-poissons.

Une vieille habitude nous fait voir les naufrages de l'Égypte et sous la forme gracieuse des filles de l'onde à queue d'écaille. Il y a dans leur image aquatique je ne sais quel de souple, d'onduleux, qui plaît ; et en même temps ce torse toujours redressé, qui séduit. Depuis des siècles l'icongraphie et la sculpture ne nous les présentent plus autrement que mêlées aux têtes de tritons et des naïades dont elles sont devenues les sœurs musiciennes.

Mais la tradition la plus lointaine est connue : les vraies sirènes étaient en réalité des oiseaux à buste de femme, des espèces de sphinx volants. Comment donc d'origine égyptienne, ont-ils pu à leur tour se transformer en sirènes ? Les sirènes de l'Égypte étaient en réalité des oiseaux à buste de femme, des espèces de sphinx volants. Comment donc d'origine égyptienne, ont-ils pu à leur tour se transformer en sirènes ? Les sirènes de l'Égypte étaient en réalité des oiseaux à buste de femme, des espèces de sphinx volants. Comment donc d'origine égyptienne, ont-ils pu à leur tour se transformer en sirènes ?

Je ne fais que rêver sur ces trop aimables sirènes et leurs étranges pouvoirs. En songeant à celle, de bleu d'azur tracée, qui nage sur un carreau de Delft dont la compagnie ne m'a pas fait défaut pendant plusieurs années, je me prends à être sévère pour les artistes qui nous ont trompés, pour les hommes qui se sont fait eux-mêmes abuser.

Les vraies sirènes n'étaient pas ces voluptueuses déesses, les enchantresses n'étaient au propre que des sorcières de malheur. La femme-oiseau a quelque chose de cruel rien qu'à l'aspect : ce buste volontaire sur des pattes ailées, et ces ailes prêtes à battre... Ces sirènes-là ne chantaient pas de douces complaintes : c'étaient des harpies, elles poussaient des cris, elles hurlaient à la mort ; et sur les rochers qu'elles entouraient de leurs vols funèbres se chaient les ossements blanchis des naufragés.

Elles nous ont tellement fait peur que nous n'avons plus osé les regarder. Nous avons été lâches. Combien plus courageux, malgré sa ruse, Ulysse ! Il voulait connaître la vérité, la réalité, et fit en sorte qu'il lui supportât. Je pense qu'il avait

III

Ce que nous devons à Berlioz c'est de mettre en lumière un chef-d'œuvre ignoré. Nous devons bien davantage à Rameau : il est tout entier inconnu. Les quelques représentations données à l'Opéra, il y a quelque trent ans, d'Hippolyte et Aricie, puis de Castor et Pollux, ne pouvaient certes pas le faire connaître ; les dévotions et les costumes y étouffaient la musique, la musique, dans les œuvres de Rameau, c'est plus que l'essentiel : c'est tout. Voilà pourquoi le concert est aujourd'hui le lieu de leur résurrection. L'appareil de la scène leur est plutôt incommode que propice ; les livrets offerts à Rameau par les fournisseurs habituels de l'Académie royale sont, à une exception près, la plus grande banalité. La vieillesse des grandes œuvres est dans la musique seule, qui n'a pas besoin d'un spectacle somptueux pour frapper et pour émouvoir, tant elle garde de jeunesse, de force et de nouveauté. Ce qu'elle doit dire, elle le dit avec une précision et une juste saisisance ; l'expression du sentiment y est sobre, directe et profonde ; la douleur, la passion, la tendresse y parlent un langage simple et vrai. Cet art-là n'est pas une chose morte que démailloient les archéologues, mais un être vivant qui se lève devant vous.

Si vous étudiez de près cette sensation de vie vous apercevez sans peine à quelles qualités elle est due, soit proprement musicales, soit poétiques et dramatiques. C'est l'originalité, la puissance souveraine de l'harmonie, l'énergie, la vivacité des rythmes, la richesse et la couleur d'un orchestre où abondent les dessins d'instruments isolés, les parties en contre-sujet, les ingénieuses combinaisons de timbres ; orchestre d'une écriture si précise, creusée et ciselée, que l'exécution en est fort difficile, même à nos meilleures sociétés instrumentales d'aujourd'hui : il n'est besoin que d'assister à la répétition d'un fragment quelconque de Rameau pour s'en apercevoir. Mais, si admirables que soient par elles-mêmes ces qualités-là, ce qui leur donne toute leur valeur c'est leur intime accord avec le sens poétique et le sens dramatique ; c'est que sans cesse elles s'unissent pour donner à l'idée toute sa valeur expressive : c'est que toute sa vie, et dans tout son art, Rameau a mis en action les principes qu'il

donnait à un jeune musicien : « Il faut peindre la nature le plus au vrai qu'il est possible... Il faut chercher la grande expression... L'expression de la pensée, du sentiment, des passions doit être l'unique objet du musicien... » Et il ajoute : « Il faut longtemps travailler, pour se rendre insensiblement capable des plus grandes choses. » L'homme qui parlait si noblement de son art a en effet longtemps travaillé, et beaucoup travaillé. Il a écrit son dernier grand ouvrage, Les Paladins, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Apparaissant il avait donné à l'Académie royale de musique vingt-trois tragédies lyriques, opéras-ballets, pastorales et diversissements, impossible d'énumérer ici les beautés de cette œuvre si vaste et si riche. Je voudrais pourtant vous en signaler quelques-unes, comme dans Castor et Pollux le tableau superbement tragique des funérailles de Castor, avec la fièvre et douloureuse déperdition de Téléro ; « Tristes apprêts, pâles flambeaux », dont Berlioz disait : « C'est une des plus sublimes conceptions de la musique dramatique » ; ou l'air de Polux : « Nature, amour, qui partages mon cœur », après audition duquel Debussy enthousiasmé écrivait : « Cet air magnifique est si personnel d'accent, si nouveau de construction, que l'espace et le temps sont supprimés, et que Rameau semble un contemporain à qui nous pourrions exprimer notre admiration à la sortie du concert. » Je voudrais aussi vous dire en quelques mots la sombre splendeur de l'acte des entrées dans Hippolyte et Aricie, où Thésée a des élan si héroïques, Pluton une si funèbre

AU JOUR LE JOUR

De passage à Lyon tout récemment, dans un petit restaurant presque vide à cette heure-là, pendant que le garçon coupait avec une application mélancolique mes tickets, je contemplais, collée à la glace, une affiche rose : Théâtre des Célestins « L'École des Femmes » avec Louis Jouvet et Madeleine Ozery, — trace du récent passage à travers la zone libre du grand succès de l'Athénée : Molière !

En sortant du restaurant je regardai l'affiche de plus près : « Ce soir à 20 h. 30 » Jouvet était donc revenu ? Une semaine de représentations à Lyon le mois précédent n'avait donc pas suffi aux yeux des amateurs de théâtre ? J'étais avant huit heures aux Célestins à l'entrée des artistes, je montais déjà l'escalier quand je fus rejoint par le concierge, leste comme un pompier ; il me dépassa, se plaça devant moi, brandissant, pareil à Sarah Bernhardt dans Théodora : — Défense d'entrer avant la fin du spectacle ! Discipline d'abord. Je refusai le combat.

La salle était déjà pleine. On y voyait des uniformes : polytechniciens, élèves de l'École de santé, pharmaciens au tendron rose ; Théâtres des Célestins d'Apollon, comme l'indiquait clairement la lyre qui portait au col. La jeunesse dominait. Des étudiants, des étudiants auxquels on avait peut-être appris la veille encore que Molière n'avait jamais eu d'autre dessein que de « reprendre par les leçons agréables les défauts des hommes », remplissaient les hautes galeries. Ils avaient encore la tête farcie des écrits des critiques, des commentateurs, témoins à charge : Bossuet, Fénelon, Rousseau, Vauvenargues, Geoffroy et ce grand connaisseur Victor de Laprade, tous spécialistes de la vertu et sévères, jusqu'à Faguet, Brunetière et la suite des catalogues d'intentions cachées, classeurs de fiches, chercheurs de sources, explicateurs que ce qui est tragique est comique et réciproquement.

Le rideau levé, dans l'éclatement du décor irréel, mais utile au mouvement ingénieux de jeux de scène neufs, raison. Il ne sert à rien de dépeindre les harpies en naïades, les après vocatrices en jolies chanteuses, si ce n'est à nous faire duper plus sûrement ; le malheur nous vient sur les ailes de la mélodie au lieu de fondre sur nous comme un vol de rapace, mais le naufrage de nos illusions ne nous guette pas moins.

Petite sirène de Delft, aux couleurs innocentes, quand je la rattrapai là-bas, où comme tant d'autres je l'ai laissée avec mes modestes biens, je te demanderai des comptes. Tu ne pourras empêcher sous mes yeux les écaïles de la trame marine de se muier en plumes, pareilles à celles qu'on voit sur la fontaine de Cherchell, et ton sourire de petite sirène de Delft, qui fait plaisir à l'œil, sera celui de la réalité d'un oiseau cruel. Alors je te dirai : « Sirène, je te connais. Ne me bécote plus de flatteruses promesses ! Et si tu me dois apporter de mortels présages, je veux entendre et les recevoir. » Gabriel AUDISIO.

Jacques Madeleine

Jacques Madeleine, dont les vers demeurent parmi les meilleurs de l'on ait écrits à la fin du siècle dernier et dans le premier quart de celui-ci, vient de s'éteindre doucement auprès de sa femme et de ses enfants, à Rocheprieuré (Puy-de-Dôme), où il s'était retiré depuis quelques mois.

Ami, dans sa jeunesse, de Banville, ami aussi de Catulle Mendès et de Georges Courteline avec lequel il avait fait ses études au collège de Meaux, Jacques Madeleine, dont l'art se rattache à celui des parnassiens mais s'en distingue par une facture et des accents extrêmement originaux, avait été remarqué surtout pour son recueil *L'Orée* dans lequel il a chanté la forêt de Fontainebleau, les villages et les paysans des environs ; toutes les exaltations, les souffrances et les joies de l'âme humaine. Ses vers des *Brutelles* et beaucoup d'autres sont et resteront des morceaux d'anthologie, grâce à leur musicalité, à la pureté de leur forme et à leur profondeur.

Jacques Madeleine apparaît dans ses écrits en prose le même souci de perfection que dans la poésie. Ses romans en témoignent, en particulier *Sésame, Fils d'Étoile, Un couple*. Jusqu'à son dernier jour, cet écrivain désintéressé, noble et trop modeste, est demeuré un érudit auquel on doit d'excellents commentaires, de remarquables éditions ou traductions de classiques grecs et de vieux textes français. Les jeunes, qu'il sut encourager avec une féconde bienveillance, ont appris à son école à fuir les succès faciles et à exiger d'eux-mêmes un dévouement absolu aux lettres. Ils vénéraient et aimaient ce poète, ce humaniste à qui la nature avait donné une figure d'apôtre. Ils goûtaient ses propos qui étaient à la fois d'un écrivain artiste et d'un homme infiniment spirituel. R. M.

« Pour une pièce écrite en 1602, c'est quand même un rudement belle pièce ! » et « J'ai jamais voulu que je gaye ma course. » — C'était un « molérisseur » ? — Heureusement non ! Il avait seulement lu la date dans le programme ; mais tous les spectateurs ne sont pas de son avis ! A Marseille, il y en a un qui m'a écrit... à peu près : « Cher monsieur Jouvet, l'École des Femmes n'est pas une pièce digne de vous ! Votre vrai rôle est celui d'un exalté... d'un passionné, d'un surhomme !... Je me faisais une grande joie de vous écouter, mais ma déception a été plus grande après avoir suivi tous les actes de cette pièce. Encore quelques mises en scène de ce genre et c'est fini pour vous... »

— Les méfaits du cinéma ! — Ses risques ! — Dans quel film t'a-t-il vu ? — Ah ! voilà... — Il se leva, alla à son veston pendu, prit son portefeuille et en retira une petite enveloppe et me la tendit : — Celle-là... je l'ai gardée... Lis-la ! — C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner main-tenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

— C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner maintenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

— C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner maintenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

— C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner maintenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

— C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner maintenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

— C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner maintenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

— C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner maintenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

— C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner maintenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

— C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner maintenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

— C'était une carte de visite, la carte d'une institutrice, et je lus : « Servir la France comme vous faites, nous donner maintenant ce confort et cette preuve, Dieu vous bénisse, monsieur Jouvet ! Allez dans beaucoup de villes. » — Celle-là, ajouta Jouvet, le regard perdu dans la glace de sa table à maquillage et se frottant longuement la joue avec un coton gras, quand je mourrai... Je voudrais qu'on m'enterre avec elle !

LES REVUES

UN PORTRAIT D'ALPHONSE XIII

Est-il trop tard pour parler encore d'Alphonse XIII, qui vient de mourir en exil, ce qui fut le sort de bien des souverains à une époque où les trônes ne résistent pas aux profonds remous de l'esprit du siècle ? Non, sans doute, puisque de toute manière le défunt roi d'Espagne appartient à l'histoire et que celle-ci, par sa nature même, ne saurait être dépassée par les événements. Aussi c'est bien un portrait conçu pour l'impartiale histoire que le comte de Saint-Aulaire, qui fut ambassadeur à Madrid et bien placé, par conséquent, pour porter un jugement sur les hommes et les choses d'Espagne de son époque, nous trace d'Alphonse XIII dans la *Revue des Deux Mondes*.

Le caractère de l'homme fut très discuté, on le sait, autant que le rôle du souverain et de l'État sans doute un peu injuste, de la part d'un opinion mal informée et trop facilement égarée par les passions politiques. M. de Saint-Aulaire pose en principe d'Alphonse XIII, sans être un ascète, n'était pas un « Roi » de Robert de Flers et Arman de Caillavet, et que son désir de plaire, où il entraînait autant de bonté que de coquetterie, son enjouement qui confinaient parfois à l'espérillerie, son extrême jeunesse prolongée dans l'âge mûr et son désir de vieillesse, ne donnaient pas le change au grand public sur le fond de son caractère. A l'opposé de tant de gens d'autant plus graves qu'ils sont moins sérieux, Alphonse XIII était sérieux sans être grave. Il était réfractaire à la rancune, le plus impolitique des sentiments, et il avait le tempérament d'un grand sportif. Mais aux vertus que les sujets exigent des rois, combien seraient dignes de l'être ? « Ils revendiquent les droits et ne laissent au souverain tous les devoirs », note le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*. Ils lui demandent plus qu'il ne peut donner sans lui donner le long crédit nécessaire pour remplir une mission qui n'est pas d'un jour.

Malgré toute sa bonne volonté, son intelligence, son amour passionné du bien public, Alphonse XIII s'est trouvé aux prises avec des difficultés insolubles et en butte à des critiques contradictoires. Il avait pour lui tous les droits et n'avait que l'embaras du choix entre les principes qui s'établissent dans les divers droits humains ou historiques, et son droit dynastique, longuement litigieux, ne l'était plus depuis qu'il réunissait en sa personne la double hérédité masculine et féminine. Il ne doutait pas de son droit, mais pensait que son peuple n'y croyait pas assez fortement pour en rendre l'exercice possible sans une répression qui lui inspirait des scrupules.

En ce qui concerne la politique extérieure — qui était bien réellement sa politique à lui — sa diplomatie ne varia jamais. M. de Saint-Aulaire souligne son amitié pour la France, fait la règle immuable de sa conduite. Les sympathies françaises du souverain se fortifiaient d'une violente antipathie pour Guillaume II qu'il considérait comme un parvenu et qui s'était montré tel avec lui en de mémorables rencontres. Ses sympathies françaises se fortifiaient aussi de la conviction qu'elles s'accordaient avec l'intérêt espagnol, qu'Alphonse XIII mettait toujours au premier

plan. Et il y a ces paroles qu'il dit un jour à M. de Saint-Aulaire : « Malgré la chute des Bourbons en France, je me considère comme lié par le pacte de famille du XVIII^e siècle. La France continue à être de ma famille. »

LES ANTAGONISMES DU MONDE MODERNE

M. Thierry Maulnier, dans son importante étude sur l'avenir de la France qu'il publie dans la *Revue universelle*, indique en un saisissant raccourci les antagonismes qu'on découvre au fond du conflit actuel, et dont la civilisation moderne est en train de périr. Il n'est peut-être pas un des dilemmes posés par le siècle à l'homme moderne, soit qu'il veuille organiser la société autour de lui ou seulement défendre ses biens et sa vie, dont les termes ne se trouvent apparemment répartis entre l'un et l'autre camp.

La guerre, constate M. Thierry Maulnier, est entre le monde anglo-saxon et l'Allemagne aidée de ses alliés, amis ou vassaux, mais elle est aussi entre les « démocrates » et les « dictateurs ». Si on en croit la presse de Londres et de New-York, elle est entre les peuples qui veulent vivre dans la liberté et la paix et ceux qui veulent régner et s'enrichir par la violence et la rapine. Si on en croit la presse de Berlin et de Rome, elle est entre les peuples jeunes qui réclament le droit à la vie et les vieux peuples qui, par tous les moyens, entendent maintenir leur puissance. Elle est aussi entre les peuples capitalistes, maîtres de toutes les richesses, et les peuples prolétaires qui n'ont d'autres trésors que leurs bras et leur courage. C'est encore, dit-on, la guerre du principe de liberté contre le principe d'autorité, le conflit entre le principe de l'égalité et le principe de la hiérarchie, la lutte entre les sociétés où l'État est mis au service de l'individu et celles où l'individu est sacrifié à l'unité totalitaire ; la guerre entre l'or et le travail, entre une conception statique et formaliste et une conception dynamique et réaliste des rapports entre les peuples.

On discerne aisément, note M. Thierry Maulnier, combien ces antithèses faciles enlèvent de confusions et de contradictions.

Guerre des démocraties contre les dictatures : mais l'Angleterre obéit à un homme, c'est à dire à un homme, c'est à dire à un homme, qui est M. Roosevelt, et ce sont ces deux hommes, par leur prestige, par la force de leur personnalité, par leur pouvoir, qui incarnent et soutiennent toute la résistance à l'entreprise allemande ; et, de l'autre côté, les ennemis des démocraties, Hitler et Mussolini, s'appuient sur la « volonté générale » de leurs peuples unanimes. Lutte du « droit » contre la « force » ; mais l'empire anglais, qui combat les méthodes de la guerre et de la conquête, est né lui-même de la conquête, est né conquête et il combat avec la plus grande flotte du monde et avec une aviation innombrable. Lutte entre les peuples jeunes et les vieux peuples ; mais les vieux peuples ont tous les peuples unanimes. Lutte du « droit » contre la « force » ; mais l'empire anglais, qui combat les méthodes de la guerre et de la conquête, est né lui-même de la conquête, est né conquête et il combat avec la plus grande flotte du monde et avec une aviation innombrable. Lutte entre les peuples jeunes et les vieux peuples ; mais les vieux peuples ont tous les peuples unanimes. Lutte du « droit » contre la « force » ; mais l'empire anglais, qui combat les méthodes de la guerre et de la conquête, est né lui-même de la conquête, est né conquête et il combat avec la plus grande flotte du monde et avec une aviation innombrable.

LIBRAIRIE

Pour comprendre les Asiatiques —

UNITÉ DE L'ASIE

André Dubosq

Éditions du Fleuve 42, quai Galléon LYON et toutes librairies

12 fr.